



DÉCRYPTAGE

QDA 22.12.23 HEBDO N°2739 12

Venise, terre promise des galeries ?

Passage obligé pour tout amateur d'art, Venise est longtemps restée inaccessible aux galeristes qui souhaitaient s'y installer. Le temps mort du Covid a cependant ouvert la ville à des marchands qui y jettent l'ancre tant bien que mal.

PAR JORDANE DE FAÿ

Venise.
© Unsplash / Hans M.



« La biennale est à la fois une très bonne et une très mauvaise chose. »

MICHELE BARBATI, GALERISTE.
© Marco Cappelletti.



Rien au monde n'est pareil à Venise, et tout y est différent. De ses palais sur pilotis à son métro en bateau, Venise opère selon une logique et une logistique bien particulières, auxquelles rien ni personne n'échappe. Pas même le monde de l'art contemporain, qui s'y sent pourtant comme un poisson dans l'eau au point de prendre la ville d'assaut tous les deux ans pour sa fameuse biennale. Entretemps, Venise reste une

vitrine de luxe où les plus riches collectionneurs – après les fondations Pinault et Prada en 2006 et 2011, on attend l'ouverture en 2024 d'antennes des fondations Berggruen, Sandretto Re Rebaudengo et Anish Kapoor – affichent les grands noms de la création à grand prix. « La biennale est à la fois une très bonne et une très mauvaise chose, détaille le galeriste Michele Barbati. Les galeries peuvent organiser une exposition et revenir deux ans plus tard sans s'engager, louant des espaces 50 à 100 000 euros par mois, qui le reste du temps sont vides. » Vénitien, Michele Barbati s'est constitué une solide base de clients à la galerie David Kordansky de Los Angeles avant de se décider à ouvrir sa propre enseigne dans sa ville natale. Le Palazzo Lezze, sur la place Santo Stefano, où il a posé pied en juillet 2022, était auparavant occupé



L'exposition personnelle d'Alexander Toborg « Ghost »

jusqu'au 20 janvier 2024 à la galerie Michele Barbati à Venise.
Courtesy Barbati Gallery
© Marco Cappelletti.



DÉCRYPTAGE

QDA 22.12.23 HEBDO N°2739 13

La galerie Michele Barbati au
Palazzo Lezze à Venise.

© Marco Cappelletti.



par le pavillon de l'Azerbaïdjan. Son propriétaire, habitué à louer temporairement à très haut prix, demandait un loyer dérisoire. Après plusieurs mois de discussion, Michele Barbati a pu négocier : « C'était essentiel pour moi d'être ouvert à l'année. C'est ainsi que la galerie va devenir reconnaissable, tout comme le palais, qui ne reste pas fermé pendant 18 mois. Le propriétaire gagne probablement moins qu'en sept mois de biennale, mais il sait que cette visibilité a une valeur pour le lieu, et pour la communauté qui y vient ».

Élan post-Covid

Arrivée il y a dix ans pour un stage au Palazzo Fortuny, la galeriste Garance Laporte parle d'un « élan post-Covid. Beaucoup de Vénitiens qui étaient partis sont revenus. Des enfants d'artisans ont repris les entreprises de leurs parents ou grands-parents, des initiatives dans l'agriculture ont vu le jour... Ce n'est pas juste dans l'art. On sent une volonté commune à ce que Venise reprenne un coup de frais ». Elle-même a profité de ce temps mort pour élaborer avec son associée Marion Houssin la galerie itinérante Garance & Marion, lancée en octobre 2021, organisant une exposition d'un mois dans chacun des six quartiers de la ville. Une façon de mettre à l'épreuve leur étude de marché, mais aussi de redonner souffle à plusieurs lieux à l'abandon, comme il y a en a beaucoup à Venise... « Des gens âgés de 30 à 70 ans nous disaient qu'ils n'attendaient que ça, qu'il y ait à

nouveau des endroits de solidarité dans et pour la ville », raconte la galeriste. Malgré une entrée en scène réussie, les deux associées peinent à trouver un espace. « Ce qui nous a aidées, c'est le côté village. On a commencé à parler à tout le monde et, par le bouche-à-oreille, on a trouvé un lieu qui se libérait [dans le quartier de Cannaregio, où elles ont ouvert en avril dernier, ndlr] et un propriétaire qui a le bel esprit vénitien, le cœur sur la main. »

Tous n'ont pas la même fortune. César Levy, fondateur à Paris de 193 Gallery, cherche encore la perle rare. Attiré depuis longtemps par la ville, il n'a pas hésité quand une opportunité s'est présentée au printemps 2022, pendant la 59^e biennale. « Les prix ont doublé depuis le Covid. Ce sont des montants irrationnels pour une jeune galerie », témoigne-t-il. Mais à hauts risques, hauts gains : en une semaine à peine, son investissement était rentabilisé. « Les premières semaines de la biennale, c'est comme à Art Basel ou Frieze. Tous les grands curateurs et collectionneurs passent, dont certains que l'on voit rarement. On a eu d'énormes ventes les trois premiers jours et puis un passage de qualité en continu. Des nouveaux clients du monde entier sont ensuite venus nous voir à Paris. » Tenté par une implantation durable, le galeriste s'échine depuis à trouver un lieu pérenne et regrette : « La moitié de Venise est à louer sur Airbnb ou pour des projets spéciaux. Il y a de sublimes institutions d'art contemporain ouvertes toute l'année, mais peu de





DÉCRYPTAGE

QDA 22.12.23 HEBDO N°2739 14



« Le niveau du prix de l'immobilier a beaucoup augmenté en raison d'un engouement des étrangers à s'installer à Venise. »

SOPHIE NEGROPONTES, GALERISTE.

© Galerie NegroPontes.

propositions pour les galeries. On aurait envie de participer à une nouvelle dynamique ».

Même son de cloche chez la Parisienne Sophie NegroPontes, qui aura attendu trois ans avant de trouver. « Le niveau du prix de l'immobilier a beaucoup augmenté en raison d'un engouement des étrangers [qui bénéficient d'un taux d'imposition sur le revenu bien plus avantageux que les Italiens, ndlr], à s'installer à Venise », explique la galeriste. Elle-même entretient un « lien viscéral » avec la ville où s'ancrent depuis le XII^e siècle les racines de sa famille et où fut exposé le travail de son père, Dan Er. Grigorescu, à la biennale de 1982.

Sa nouvelle adresse ouvrira au printemps 2024 après une rénovation par des architectes spécialisés dans la restauration à Venise, où il faut aussi apprendre à naviguer dans les eaux troubles de ses bâtis. Au point de penser un *business plan* sur mesure : conscient des difficultés logistiques, mais aussi des atouts indéniables de la Sérénissime, Tommaso Calabro a décidé d'ouvrir trois galeries en même temps, à Milan, Venise et Feltre, petite ville de Vénétie d'où il est originaire. Installé depuis 2018 dans un écrin historique à Milan, qu'il doit quitter en raison de sa mise en vente, le galeriste spécialisé en art moderne a profité de ce moment décisif pour s'installer dans la « plus belle des non-villes du monde », et la plus compliquée. Il lui aura fallu 17 visites et l'achat d'un palais sur la place San Polo pour trouver une nouvelle maison à son enseigne, gardant un plus petit pied-à-terre à Milan, où « la restauration, l'encadrement et l'envoi des œuvres est nettement plus facile qu'ici, où les entrées sont étroites, les fenêtres fragiles, le transport

compliqué ». « Recevoir, monter, envoyer une œuvre... Tout est différent. Venise demande un investissement en temps, en argent, en relations humaines, abonde Michele Barbati. On ne peut pas être ici deux jours par mois. Il faut être vraiment là, apprendre à connaître la communauté et les lieux. Les gens viennent ici et s'enthousiasment, et puis quand ils se rendent compte de la complexité du travail au quotidien, ils perdent l'intérêt. » Personne n'échappe au charme, ni au désenchantement de Venise. « La réalité de la scène vénitienne, ce sont aussi des difficultés administratives qui découragent les gens », précise encore Garance Laporte.

Microcosmopolitisme

Pour ces Vénitiens de cœur ou d'origine, la question d'un départ ne se pose pas pour autant. Car si les ponts à (re)bâtir sont nombreux, les raisons de croire en la ville le sont tout autant. La galeriste Patricia Low fait depuis son arrivée en avril la même expérience que ses confrères, qui se disent tous surpris du flux de visiteurs et de ventes. « Je ne sais pas si on aura de la place pour tout le monde », sourit-elle quelques jours avant l'inauguration de sa nouvelle galerie, sa deuxième après Gstaad, où elle a grandi et établi son enseigne en 2005, bien avant que le village alpin ne devienne le nouveau fief des galeries internationales Bel-Air, Hauser & Wirth, Maddox, Gagosian... « J'ai toujours nourri le rêve de m'installer ici. Tout s'est fait en 24 heures lors d'un voyage. J'ai trouvé la galerie et l'appartement parfaits. Il n'y a rien de rationnel dans cette décision », raconte la galeriste, pour qui la dynamique micro/macro-monde de Venise n'a rien de mystérieux, elle qui a gagné son

À droite : Exposition personnelle de Marie Lelouche « Unforeseen Spaces » en septembre 2023 à la galerie Alberta Pane à Venise.

Photo : Irene Fanizza.



« Avec ses contradictions permanentes, Venise apporte un équilibre unique. C'est à la fois une ville à taille humaine et un lieu ultra cosmopolite, où tout le monde se trouve et se retrouve. »

ALBERTA PANE, GALERISTE.

Photo : Giorgia Boscaro.





DÉCRYPTAGE

QDA 22.12.23 HEBDO N°2739 15

Exposition de
Candida Höfer, « Inside Italian
Architecture » en septembre
2023 à la galerie Patricia Low à
Venise.

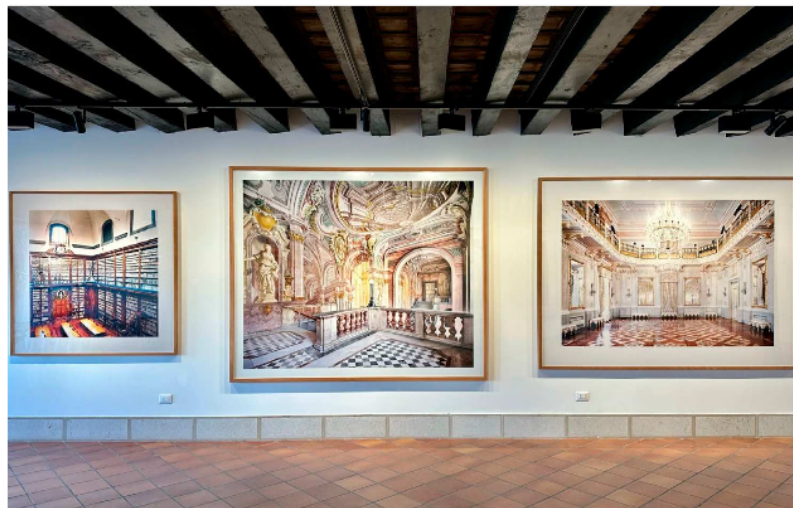
Courtesy of the gallery and the artist.



« J'ai toujours nourri le rêve de m'installer ici.
Tout s'est fait en 24 heures. Il n'y a rien
de rationnel dans cette décision. »

PATRICIA LOW, GALERISTE.

Courtesy of Patricia Low Venezia.



Temps retrouvé

Elle n'est pas la seule à voir en Venise un lieu où exprimer et consolider le manifeste intellectuel de sa galerie.

« Avoir un lieu à Venise sur le long terme est un statement dans le monde de l'art, Venise étant un lieu unique où se croisent passé et futur », explique Sophie Negropontes. Propre à la ville, cette étrange concentration de beauté et d'art dans un espace-temps dilaté est favorable à la contemplation et aux rencontres. « Ce n'est pas comme à Paris, Milan ou New York, où tout le monde court. Ici tout est naturellement plus lent. Les collectionneurs qui viennent nous voir sont pour la plupart en vacances, ils ont le temps de parler, reprend Michele Barbati. Depuis un an, des directeurs aussi importants que ceux du Guggenheim et du MoMA sont passés à la galerie. C'est aussi parce qu'il y en a peu. »

C'est qu'à Venise, l'envers du décor est lui-même un décor : la rareté des galeries fait aussi leur attractivité, les difficultés logistiques sont le prix à payer d'un temps retrouvé, la dimension de ville-village peut fermer ou ouvrir des portes secrètes, la biennale prive autant qu'elle donne...

Mais malgré les retours sur investissements encourageants, ceux qui ont osé le pas restent encore prudents face aux sables mouvants.

« Il nous manque une grande galerie qui soit ouverte toute l'année, conclut Michele Barbati. La vraie question de Venise aujourd'hui, c'est combien de personnes croient en la ville et à quel point elles y croient. »

pari de « faire venir le monde de l'art dans (son) village de jeunesse ».

La vétérane des galeristes vénitiennes, Alberta Pane, pourrait en dire autant. Après une première ouverture à Paris en 2008, elle décide de s'implanter en 2017 dans sa ville natale, où presque tout est encore à faire. Aujourd'hui, elle a du mal à imaginer l'existence de son premier espace sans son second, et inversement. « Avec ses contradictions permanentes, Venise apporte un équilibre unique. C'est à la fois une ville à taille humaine et un lieu ultra cosmopolite, où tout le monde se trouve et se retrouve. À la fois hors du temps, et complètement dans l'air du temps », raconte-t-elle. La forte dimension institutionnelle de Venise lui offre un cadre pour développer des projets plus ancrés dans la recherche et la médiation, qui complètent la dimension plus marchande de l'espace parisien. À Venise, la galeriste organise régulièrement des partenariats avec des institutions locales, comme actuellement avec la Fondazione Bevilacqua La Masa, ainsi que des expositions à la patte muséale, à l'instar de celle sur Claude Cahun à l'été 2022.